

Il y avait déjà un bon moment que la mouche avait disparu dans l'une des narines du cadavre.

La tête penchée du côté droit, le front plissé par l'attention, Ruben n'osait pas bouger. Il avait failli tomber en butant dans les pieds de l'homme étendu en travers du sentier, alors qu'il descendait en courant du sommet de la colline des Avrays. Arrivé à mi-pente, juste à l'endroit où le chemin se dégageait des orties et des sureaux en amorçant un coude, avant de serpenter dans les vignes, il avait heurté cet obstacle inattendu. On aurait dit de grosses racines jaillissant d'un tas de chiffons. Mais c'était des membres humains. Et puis, soudain, il y avait eu l'odeur...

Ruben avait peur, très peur, pourtant, il ne s'enfuyait pas. Il ne se prenait pas pour un chevalier, comme ce Richard Cœur de Lion auquel il aimait s'identifier en secret. Mais un sentiment encore plus fort le retenait, les yeux ronds et le souffle coupé.

Jamais encore, il n'avait vu cet homme au pays. Il devait s'agir d'un pèlerin ou d'un vagabond. Pauvre, à voir ses guenilles. Son surcot déchiré n'avait plus de couleurs et ses pieds étaient nus. Les mains repliées sur le ventre, comme si la mort l'avait saisi aux tripes, un rictus lui tordait le visage, le rendant encore plus hideux qu'une gargouille d'église. Ce qui fascinait surtout Ruben était sa bouche grande ouverte, sur un cri silencieux. Il devait avoir rendu le dernier soupir en hurlant tel un damné. Peut-être en blasphémant le ciel, ainsi que les Gentils.

Allait-elle ressortir, la mouche ? Intrigué, Ruben en oubliait d'essuyer la sueur de son front. Il ne pensait plus à

l'odeur. Verte et brillante comme un scarabée, légère sur ses fines pattes, la mouche s'était coulée à l'intérieur du nez. Preuve que l'homme était bien mort. Les insectes savent d'instinct qu'ils ne risquent plus rien à s'attaquer à un cadavre, lui avait dit l'oncle Ephraïm.

L'esprit engourdi, oubliant la chaleur, Ruben attendit la réapparition de la mouche. Lui vint soudain la pensée saugrenue que ce pourrait être par l'autre narine. Puis il se demanda s'il ne valait pas mieux pour un fils d'Israël se trouver ailleurs qu'à cet endroit, à se poser de stupides questions. On pouvait le surprendre. Soudain inquiet, il regarda vers la vallée. Rien qu'en tournant la tête, sans bouger. Comme si de son immobilité devait dépendre toute une série d'événements encore imprévisibles. Il avait l'impression qu'en retenant son souffle, il empêchait le temps de couler.

D'autres mouches étaient venues vrombir autour du cadavre. Pas aussi vertes que la première, bleues ou noires, mais plus bruyantes. Elles furent bientôt une dizaine à mener la ronde. Sans doute attirée par le bruit, une guêpe les rejoignit. Ruben n'osa pas chasser les insectes. Il eut un frisson de dégoût en s'imaginant à la place du mort, les narines, la bouche, envahies par cette vermine ailée, et il bougea de quelques pas dans le sentier. Mais il ne s'éloigna pas encore, une autre pensée lui venant à l'esprit.

D'où il se trouvait maintenant, il pouvait apercevoir le château. Comme d'habitude, le donjon lui donna l'impression d'un poing dressé vers le ciel. Il se détachait tout blanc dans le soleil, bien plus beau à cette distance que vu de près. Juste à ce moment, le heaume d'un soldat, qui montait la garde sur le chemin de ronde, lança un brusque éclair. Comme un signal. Le cœur de Ruben se mit à battre la chamade et il réalisa seulement à quel point il était envahi par la peur. Il y avait moins à appréhender d'un mort que des vivants. Il savait qu'un enfant juif, même si son père était protégé par le seigneur, avait tout à

craindre s'il venait à être découvert dans de telles circonstances. Il le savait et, pourtant, il ne s'éloigna pas du cadavre. Il s'en rapprocha, même, ce qui provoqua un envol hargneux des insectes nécrophages.

Une fois de plus, Ruben se demanda ce qu'il était advenu de la première mouche. S'était-elle engluée dans ce liquide noirâtre dont il voyait des traces sur le menton du mort, prise au piège d'un tombeau de chair ? Mais ne valait-il pas mieux avoir pitié de cet homme inconnu qui avait agonisé pour rendre l'âme si près du bourg, à moins de cent toises des premières maisons ? Avait-il voulu crier aux habitants que la mort arrivait sur ses traces ?

Ruben se pencha en avant comme pour interroger le visage renversé de l'inconnu. C'est alors qu'il aperçut dans sa bouche, énorme, gonflée, anormalement volumineuse, sa langue qui ressemblait à un animal tapi dans sa tanière. Cette langue fascinait l'adolescent surtout par sa couleur. Rouge sombre, elle était recouverte d'un enduit jaunâtre. Aussitôt, il sut de quoi l'homme était mort. Cette découverte le bouleversa au point qu'il ne regarda même plus les mouches.

Envahi par la peur, il se disait que cet homme, déjà dévoré par la vermine, avait dû venir de très loin, de bien plus loin que ces pèlerins qui traversaient si souvent le village, longeant la grande rue, celle qui conduisait jusqu'à la poterne du château et permettait aussi de rejoindre les routes du Sud.

Cette langue monstrueuse lui rappelait un terrible souvenir. Une immense fresque murale sur la paroi d'une grande salle de château qu'il avait vue, alors qu'il n'était pas encore en âge de marcher. Était-ce en Champagne, en Lorraine, il ne savait plus. Son père le lui avait pourtant dit. C'était effrayant. D'entre les flammes surgissait un être au faciès horrible. Il se dressait vers le ciel en hurlant. Et de sa gueule béante, sanglante comme une plaie, jaillissait cette même langue rouge et jaunâtre, dardée comme

un serpent en colère, prête à bondir, à bondir sur lui, le petit Ruben. Alors, en proie à la terreur, il s'était mis à hurler et à tant s'agiter que sa mère l'avait laissé échapper de ses bras. Sa tête ayant heurté le dallage, il avait beaucoup saigné, racontait son père.

Près de onze années s'étaient écoulées depuis, mais il retrouvait les mêmes impressions. Soudain, il eut froid malgré la chaleur. Comme si l'affreux personnage de jadis était descendu de la fresque murale pour venir trépasser là, à l'orée du village. Bien que mort, il le sentait toujours aussi dangereux. Il se disait que le mal devait se dégager de ses chairs pourrissantes et allait l'envelopper dans ses bras invisibles. Ce mal portait un nom que personne ne prononçait sans trembler, un nom qui se chuchotait accompagné d'un signe de croix, un nom qui évoquait des visions de cauchemars.

Ce nom, c'était la peste.

En se pliant les doigts comme pour les briser, le petit Ruben se disait que même Marjolin, le fils cadet du forgeron, qui ne pouvait dire trois mots sans se mettre à baver, plus idiot que bien des idiots de village, oui, même Marjolin se serait enfui en courant. Arrivé en bas, à la Loue, il aurait plongé dans l'eau froide pour nettoyer sa peau de l'odeur fétide du mort.

Lui, Ruben, il restait. S'écartant parfois de quelques pas, mais sans quitter le cadavre des yeux. Il allait et venait, comme s'il en était le gardien. Avec l'impression qu'une sorte de pacte venait d'être signé entre eux. Tant qu'il ne s'éloignait pas, le mal restait circonscrit à ce tournant de sentier. Personne n'avait à craindre. Mais après ?

Un nouvel éclair fusa du haut du donjon. La main sur le front pour ne pas être ébloui, Ruben regarda vers le château. Il apercevait maintenant une dizaine d'hommes casqués sur le chemin de ronde. Ils semblaient prêts à partir en campagne. L'un d'entre eux dominait les autres d'une bonne tête. Il ne pouvait s'agir que du baron de

Trenck. L'énorme, le gigantesque, le monstrueux Maffiaud de Trenck, le seigneur du pays... et le tyran de ses Juifs, comme disait en grinçant des dents l'oncle de Ruben, Ephraïm. Beaucoup l'appelaient Maffiaud l'Entaillé. A cause d'une profonde cicatrice, une entaille énorme. On racontait dans la région que, lors d'un tournoi en Palestine, le seigneur n'avait pu éviter un coup de lance qui lui avait fendu le nez de travers et arraché une partie de la lèvre supérieure. Mais d'autres affirmaient qu'il avait été blessé au cours d'un acte de brigandage.

A cet instant, comme le petit Ruben aurait souhaité que son oncle fût à ses côtés, lui tenant la main ! Il ne connaissait pas d'homme plus courageux parmi tous les Juifs du pays. Même ceux de la Basse-Juiverie, moins peureux que leurs coreligionnaires plus riches avaient cet aspect craintif qui les faisaient paraître plus petits qu'ils ne l'étaient, quand ils passaient dans le bourg. Il n'y avait que chez eux, une fois refermé le grand portail qui dominait la puante impasse qu'on appelait Basse-Juiverie, qu'ils se redressaient et reprenaient leur taille normale. Tous, les pauvres et les moins misérables, sauf Ephraïm de Laon, son oncle.

Même quand sire Maffiaud avait crié après lui, il n'avait pas cédé d'un pouce, soutenant son regard. Les autres Juifs, dont son père, réunis sur la place pour s'entendre annoncer qu'ils seraient taxables d'une taille spéciale, se tassaient sur eux-mêmes, inclinant la tête vers le sol comme s'ils y cherchaient un trou pour se cacher. Ephraïm, lui, s'était avancé vers le baron de Trenck et dans un silence effrayant, il avait lancé de sa voix claire que les Juifs n'en pouvaient plus d'être saignés à blanc et que mieux valait tous les brûler sur un immense bûcher.

Sire Maffiaud avait levé la main sur lui en grognant des malédictions, mais il n'avait pas frappé. Son bras retomba lentement, comme à regret, pendant qu'il disait en martelant ses mots que pour avoir fait saigner le Christ sur la

croix, les Juifs devaient maintenant payer jusqu'à la dernière goutte de leur propre sang.

Mais l'oncle Ephraïm était loin. Parti vers le Sud, il n'avait plus donné de ses nouvelles depuis l'hiver. Comme Ruben regrettait son absence ! Lui seul savait expliquer ce qui se cachait derrière les choses. Ainsi, ce cadavre de pestiféré qui semblait révéler un secret que les vivants ne pouvaient plus entendre. Son oncle l'aurait compris. Ne le disait-on pas sorcier, même chez les Juifs ?

Soudain, des cris jaillirent d'entre les vignes. Ruben n'eut guère le temps de se demander s'il devait se jeter en travers des fourrés d'orties ou si, au contraire, il pourrait s'échapper en remontant par le sentier vers le sommet du plateau. Il se trouva brusquement entouré par cinq adolescents qu'il ne connaissait que trop bien. Que ne s'était-il éloigné du cadavre aussitôt après l'avoir découvert !

Celui qui lui faisait face et avait bien deux têtes de plus que lui n'était autre que le propre neveu de Maffiaud de Trenck, Gobert. Mince et élancé, il avait le visage d'une fille, surtout quand il souriait. Depuis toujours, Ruben l'admirait en secret pour sa prestance.

Il ne faisait que ricaner en dévisageant Ruben. Pas longtemps, car l'un de ses compagnons venait de lui désigner le corps allongé un peu plus haut dans le sentier. Il s'en approcha, le regarda en grimaçant, puis revint vers le jeune Juif, l'air soupçonneux.

— Juif, il faudra expliquer ! Je te reconnais bien. Ne t'ai-je pas vu à la Juiverie ? Mais non, tu es le fils de l'usurier...

L'hypocrite, se disait Ruben, ne le savait-il pas de qui il était le fils ? Il soutint son regard. L'air moqueur, Gobert se dandinait d'une jambe sur l'autre. Ruben remarqua alors que son vêtement de drap fin était souillé de terre comme s'il s'était roulé dans la boue, et même déchiré à une manche. Il ne semblait pas s'en soucier. Il y avait dans ses yeux une lueur de cruauté qui fit naître en lui quelque appréhension.

— Dame, lança une voix chargée de colère, il est le rejeton du suceur de pauvres, Mardochée de Troyes ! Mon

père le hait, il dit que de tous les Juifs, il est le plus avide. Vingt livres tournois qu'il a fallu trouver pour cet usurier du diable...

Le gros Grippon voulut alors s'élaner vers Ruben, les poings en avant, mais Gobert de Trenck s'interposa aussitôt. Il repoussa le fils du marchand de chevaux en riant.

— Ton père aime trop festoyer avec les ribaudes, Grippon ! C'est cause qu'il a tant de dettes et se retrouvera ruiné avant que ne te pousse un poil de barbe...

Ruben se souvenait de cette créance. On en avait parlé plusieurs fois, chez lui. Mais n'était-ce pas à la demande du seigneur Maffiaud que son père avait dû faire saisir une partie des biens de Grippon ?

— Tous les usuriers, on devrait les envoyer au bûcher. Eux et leur famille de pourceaux...

Grippon semblait réciter une prière vengeresse. Il avait renoncé à s'en prendre à Ruben, mais continuait de marmotter entre ses dents. Il se tut quand lui aussi, comme les autres, il découvrit le cadavre du pestiféré.

— Quand on trouve un bon chrétien dans la peine, sûr qu'un Juif n'est jamais très loin...

Blèche-le-Puant venait de saisir le petit Juif par l'épaule et le secouait avec rudesse. Ruben parvint à se libérer de son emprise et se mit à courir. Gobert de Trenck le rattrapa sans peine.

— Ne crains pas de lui, Juif ! Ne dois-je pas protéger les biens de mon oncle ? Car tu appartiens au seigneur, mon oncle. Tu ne dois jamais oublier cela, Grippon. Quant à toi, le Puant, qui te fait accroire que ce vieillard crevé est une victime des Juifs ?

— Eloignez-vous, vous autres, ne voyez-vous point que c'est la peste qui est revenue ? Nous allons tous mourir...

La peur faisait bégayer Blèche-le-Puant, ainsi surnommé parce qu'il ne cessait de péter. Des pets retentissants qu'il modulait à volonté à la grande joie des badauds s'esclaffant en se pinçant le nez. Parfois, avec Lastic, fils aîné d'une famille de cultivateurs, qui rotait bruyamment,

à défaut de musiquer par le cul, comme il disait, ils s'essayaient à des duos, sauf devant Maffiaud de Trenck qui ponctua une aubade de moult coups de pied au cul.

— Comme on n'y a pas touché au mort, même si c'est la peste, on ne l'attrapera pas, coassa justement le dénommé Lastic. Derrière lui se cachait un autre adolescent dont la tête faisait penser à un museau de rat. C'était Bourdier que son père, un palefrenier battait quand il avait bu. Une bosse au front attestait de coups récents. Il devait aussi lui interdire de se laver. De tous ses compagnons, il paraissait le plus malpropre.

— Dis, Gobert, se mit-il à glapir, te faut-il protéger ce Juif ? Tu peux nous le laisser, Grippon ne va pas l'occire, mais juste lui rappeler ce qu'il est, en le navrant de quelques bons coups de pied...

Tous faisaient cercle autour du mort, mais ils préféreraient s'en prendre à Ruben, bien vivant, lui. Sans Gobert, qu'ils semblaient craindre, ils lui eussent déjà fait un mauvais sort.

— On dit que les Juifs empoisonnent les puits, qu'ils ont partie liés avec les meseaux. Bien vrai, Gobert, on le dit en tous lieux !

Les autres hochèrent la tête, s'encourageant à la colère. Gobert le sentait, dont le bras s'alourdissait sur l'épaule de Ruben. Ils les dévisagea les uns après les autres, ange malicieux pouvant se montrer encore plus diabolique et cruel qu'eux. Il eut un petit rire.

— Soyons généreux en bons chrétiens que nous sommes, mes compagnons, en laissant libre choix à ce Juif. Ou les mauvais coups de Grippon, ou...

Gobert de Trenck se tut pour mieux savourer son emprise sur ses amis. Ce futur chevalier savait déjà mener ses hommes de troupe. Leurs yeux disaient assez qu'ils ne se sentaient à l'aise que dans l'obéissance servile.

— Oui, laissons-lui le choix d'être roué de coups ou de baiser la bouche... du crevé...

Un hurlement de joie accueillit ces mots. Les jeunes goyim se donnaient des bourrades, tant l'idée de Gobert leur paraissait jubilante. Ruben pensa alors qu'il allait connaître le pire moment de sa jeune existence de Juif. Il avait déjà reçu des coups, subi des humiliations. Plusieurs fois, on lui avait craché au visage sans qu'il pût répondre car il était seul contre plusieurs. Mais jamais encore, il ne s'était trouvé dans une situation aussi désespérée. Mieux valait se faire assommé, se disait-il.

— Je veux me battre avec Grippon, tenta-t-il de crier. Mais par de grands gestes, on lui fit comprendre que le choix n'était même plus envisagé. On préférait le voir coller sa bouche contre celle, froide et gluante, du cadavre.

— Tu vas lui nettoyer les dents avec ta langue de serpent, sale Juif...

Le plus haineux de tous était Bourdier. Sur sa peau congestionnée, la bosse prenait une teinte plus sombre. Souffre-douleur résigné à l'ire paternelle, il s'acharnait après le bouc émissaire désigné par le sort. Et comme c'était un faible agneau, ils en profitaient tous, menant autour de Ruben une danse sauvage.

— Tu vas te régaler la panse, fils d'Israël...

— C'est de la nourriture casher, Juif, les rabbins n'auront rien à te reprocher...

Ils criaient tous ensemble, s'enivrant mutuellement de leurs vociférations. Sauf Gobert de Trenck qui, lui, riait, plus ange démoniaque que jamais aux yeux de Ruben que la peur submergeait maintenant.

— Embrassez-vous, toi et le crevé !

Blèche-le-Puant le poussa si brutalement dans le dos que Ruben alla s'affaler au pied du cadavre. Il sentit qu'on le saisissait par les bras, les genoux, les cheveux. Ce qui lui arrivait lui semblait de moins en moins réel, il traversait un cauchemar. Tout commença à s'obscurcir quand il voulut vider ses poumons. Une main s'était collée sur ses lèvres. Il étouffait, sa tête allait éclater.

La forte puanteur du mort l'empêcha de perdre tout à fait conscience. Il eut le temps de se dire qu'elle ne le quitterait plus jamais, que toute sa vie, il sentirait mauvais. De même qu'il ne cesserait plus jamais d'entendre le rire de Gobert, si aigu, qu'il dominait le tumulte.

La joue de Ruben frôla quelque chose de gluant, ce qui provoqua une telle panique en lui qu'il se découvrit une force insoupçonnée. Cette main qui l'étouffait, il la mordit avec une telle hargne que ses dents s'y enfoncèrent profondément. Parvenant à libérer un bras, il donna des coups de poing au hasard. Le nez de Bourdier en pissa le sang. Quant à Lastic, il dut se plier en deux, les yeux exorbités. Une ruade de Ruben l'avait atteint entre les cuisses. Sûr que ses couilles allaient noircir.

— Cesse de te débattre, Juif, sinon je vais devoir t'occire à trépas...

Ouvrant les yeux, Ruben s'aperçut que seul Gobert de Trenck se tenait près de lui. Les autres formaient cercle à distance. Grippon agitait sa main en grimaçant, Bourdier se renversait la tête dans l'espoir d'empêcher son nez de saigner, Lastic ne parvenait pas à se relever.

— Fils de chien d'usurier, mieux aurais-tu fait de baisser la bouche du mort. Car la punition...

— Laisse-le moi, Gobert, laisse-moi ce petit Juif. Pour mon père, je veux qu'il baise le crevé...

Grippon ruisselait tant de sueur qu'il semblait fondre en haine.

— Tranquille, ami, tranquille, répondit Gobert en riant encore. Il me vient meilleure idée. Nous allons faire de lui comme avec une ribaude...

Tous se rapprochèrent, leurs yeux se mettaient à briller prévoyant une nouvelle réaction de Ruben, Gobert le ceintura brusquement, puis, de l'autre bras lui serra le cou.

— Vrai, Gobert, c'est là bonne idée. Vrai que d'y penser, je sens mon dard aussi dur qu'un sarment de vigne. Bourdier, saisis-lui les pieds.